

19

Philosophie de la responsabilité¹

Marcus Steinweg

Je souhaite répondre à trois questions :

1. Qu'est-ce que la philosophie ?
2. Qu'est-ce que la responsabilité ?
3. Quel est le sujet de la philosophie responsable ?

en même temps l'abîme de la décision. Schelling, Kierkegaard, Heidegger, Sartre et d'autres l'ont formulé ainsi. Être libre signifie être abyssal, être sans sol et sans fondement. Le sujet de la responsabilité veut et doit se décider face à cet abîme. Il doit choisir. Il choisit en titubant au-dessus de l'abîme de sa propre impuissance. Il titube face à une liberté qui transcende son statut objectif (être ce sujet historique, sexué ou socio-politique particulier) en tant que condition de possibilité de sa percée, c'est-à-dire en tant qu'abîme transcendantal de la responsabilité. Le sujet titube et s'effraie comme sujet de cette responsabilité et de cette liberté abyssales. Mais il reste, dans une certaine mesure, «sujet». C'est en tant que sujet qu'il prend des responsabilités. Il risque de faire des mauvais choix en prenant des responsabilités et en décidant, c'est-à-dire qu'il risque de compromettre sa liberté et son désir de liberté.

3. Qu'est-ce qu'un « mauvais choix » ?

Le mauvais choix, c'est celui de la servitude. Il se prononce contre la décision, contre la condition de possibilité de la décision en s'opposant à la liberté et à la volonté de liberté. Il sélectionne les options, ordonne les offres. Il se soumet². Il est l'expression d'une peur, d'une indolence, d'une passivité ou d'une indifférence. Le sujet de la responsabilité n'est pas indifférent. Il exige de lui-même un certain courage. C'est le courage de la liberté, le courage de la responsabilité. La machine capitaliste produit aujourd'hui l'absence de courage. Elle prescrit au sujet ce qu'il doit désirer. Elle ôte au sujet sa volonté, son désir, sa liberté et sa responsabilité. En contrôlant son désir, elle fonde la passivité du sujet en tant que récepteur-de-décisions. Il n'existe pas de consommation active. Le sujet devient contrôlable dans l'objectivité du consommateur. Il est discipliné, calmé, anesthésié et tranquillisé. Le sujet du capitalisme en tant que sujet-récepteur

est un sujet limité, réduit à sa capacité de consommation. Il ne décide pas de lui-même puisqu'il se prononce pour les décisions d'autrui. Ses décisions sont des synthèses passives. Les intérêts du capital les préfigurent. Le sujet du capitalisme ne prend aucune responsabilité, il ne doit prendre aucune responsabilité. On attend de lui qu'il remplisse son rôle. Il doit consommer. Il ne désire même pas ce qu'il consomme. Il ne désire rien d'autre que son désir, que la passivité d'un désir presque indifférent à l'égard de ce qu'il désire pourvu que ce soit NEUF. Le mauvais choix choisit sa propre absence de choix. Il se dérobe à l'horreur d'une décision véridique. Il n'attend plus rien de lui-même.

4. Que faire ?

Dieu est mort. L'homme ou le sujet doit décider et agir. La responsabilité du sujet est INDIVISIBLE et ABSOLUE. Agir librement signifie: manier de manière responsable sa responsabilité, c'est-à-dire sa liberté. Il n'y a pas de morale contraignante, pas de règles assurées, pas de lois inébranlables à partir desquelles le sujet pourrait s'orienter, s'il veut être responsable. Le sujet doit se donner sa propre loi, il est, comme le dit Sartre, condamné à être responsable. Il est condamné à être responsable de tout ce qu'il fait. La philosophie sartrienne est une philosophie de la liberté et de la responsabilité entière. C'est une philosophie de la force. En pensant l'homme dans sa responsabilité, elle le respecte. Elle est philosophie éthique. Elle méprise la morale. Elle exige du sujet qu'il se surmène face à l'histoire dans l'ici-et-maintenant de sa situation politique, sociale, culturelle, etc. Il faut que ce sujet dépasse sa SITUATION FACTUELLE, c'est-à-dire qu'il se dépasse lui-même en tant que sujet de cette situation sans ignorer

² sich unterordnen, littéralement: «s'ordonner en dessous».

1. Qu'est-ce que la philosophie ?

Philosophie signifie «l'amour de la sagesse». Philosopher veut dire aimer. Cela veut dire désirer. Vouloir quelque chose. Aimer, vouloir ou désirer le *sophon*, la «sagesse», la vérité du réel. La philosophie aime la vérité, elle réclame la vérité, elle désire la réalité du réel. Elle est désir du réel. La philosophie n'est à aucun moment «fuite de la réalité». Au contraire, la philosophie peut représenter un mouvement de fuite mais ce qu'elle fuit, ce n'est pas la réalité. La philosophie fuit les spectres et les phantasmes qui surgissent avant l'apparition du réel. Elle fuit dans la réalité le réconfort, l'illusion, le simple paraître, le phantasme nu. Elle fuit dans le savoir, dans l'*episteme*, l'opinion, la *doxa*, le bon sens ou le sens commun. Elle fuit dans la responsabilité la morale de la société et de l'histoire. Elle se dérobe à la dictature de la mémoire, aux systèmes de culpabilité et de conscience pour être, dans un sens radical, innocente et sans scrupules. Elle est un mouvement de liberté et de libération de soi. Philosopher signifie aimer la liberté. La désirer et la vouloir. La philosophie est l'amour de la liberté. La philosophie est «romantique» au sens fort. Le romantisme de la philosophie maintient la pensée dans son inquiétude élémentaire. La philosophie ne connaît pas le repos. Elle ne connaît ni la mesure, ni le repos. Son désir s'accélère à l'infini, on ne peut l'arrêter car il est excessif.

La philosophie se dépense dans l'invention d'une NOUVELLE RÉALITÉ. Elle est hyperbolisme du réel. Philosopher signifie aimer de manière exagérée, inquiète et excessive par la fuite libre, réelle, loin des fantômes de la servitude. La philosophie ne fuit pas la réalité. Elle fuit dans la réalité. Elle est mouvement de fuite au sens deleuzien: déterritorialisation, devenir incessant, excès permanent. Le sujet philosophique est le sujet d'une auto-accélération déterritorialisante d'un sujet qui n'est presque plus un sujet. Le sujet se porte jusqu'à

ses frontières, il s'irrite à ses frontières, il dérive au-delà d'elles. L'auto-irritation du sujet transforme le sujet philosophique en lieu de l'inquiétude absolue, de la nervosité parfaite. La philosophie est nerveuse, turbulente et déséquilibrée. Elle se dépasse et se pousse elle-même à l'extrême jusqu'à sa propre frontière pour être, en tant que philosophie, responsable, PHILOSOPHIE DE LA RESPONSABILITÉ.

2. Qu'est-ce que la responsabilité ?

La responsabilité est le dépassement de soi. Être responsable signifie être sans repos tout comme la philosophie. Cela veut dire se dépasser au sein de la réalité et du temps dans lequel on vit, c'est-à-dire dans l'ici-et-maintenant. Nietzsche est le penseur de ce dépassement. Nietzsche connaît les efforts du sujet responsable. La responsabilité éprouve le «moi», elle déséquilibre le «sujet», dans la mesure où le moi et le sujet résistent au quiétisme.

Le sujet de la responsabilité est un sujet dissonant et sans cadence. Il n'est pas dans son axe. Il prend des risques sans cesse. Il joue avec lui-même comme enjeu essentiel. Il mobilise toute énergie et toute force pour être responsable. Il active même les forces dont il ne dispose pas. Il saisit l'impossible. Responsabilité signifie désirer l'impossible en tant que possible impossible. La responsabilité est tout comme la philosophie, un désir. Elle est un amour absolu, une passion absolue. Elle est catastrophe et dépassement. Elle existe seulement en tant qu'excès. Le sujet de la responsabilité doit, pour être responsable, risquer un certain degré de liberté. Il y a responsabilité uniquement pour autant qu'il y a liberté. La liberté est liberté de choisir, de décider dans l'ici-et-maintenant. Être libre au sein du réel ou face à lui: c'est le désir de la philosophie. La liberté de décision est

¹ Ce texte est une version retravaillée d'un exposé que j'ai tenu le 11 septembre 2002 au studio de télévision du *Bataille-Monument* de Thomas Hirschhorn (Documenta 11, Cassel).

la FACTICITÉ DU RÉEL. Le sujet a la faculté de transcender, de percer ce qui n'est que factuel. Il dépasse ce qui le détermine. Dans l'instant de la décision véritable, il sort de l'histoire et se manifeste comme sujet absolu. Comme Deleuze le dit, paraphrasant Kant, il se survole. Il se surmonte parce qu'il dépasse et fait voler en éclats le cadre de ses conditions. Il se surmonte ainsi lui-même. Il vole en éclats. Il se perd en tant que sujet au moment de la subjectivité accrue. Il se met en jeu. Il joue avec la plus haute ardeur. Il agit en ne respectant rien autant que sa liberté.

5. Ma liberté est aussi la liberté d'autrui

La philosophie est l'amour du réel. Elle est amour de la liberté et de la responsabilité face au réel et à autrui. La philosophie est subjectivité accrue. Autrui m'engage en tant que sujet à être sujet pour lui et pour moi, c'est-à-dire à être libre. La liberté d'autrui doit également être la finalité de mon désir de liberté. En voulant être libre et responsable, je veux qu'autrui puisse être libre et responsable. Le sujet de la responsabilité veut une RESPONSABILITÉ ENTIÈRE. Il veut que chaque sujet saisisse dans sa singularité la possibilité de liberté et de responsabilité.

L'éthique de la liberté n'est pas seulement une éthique de l'autre. Elle n'est pas une éthique dans le sens de Levinas. Elle est une éthique de la subjectivité libre, responsable et passionnée. Elle respecte l'autre en tant que sujet. Elle tient en estime sa liberté, c'est-à-dire sa subjectivité. Elle aime chez l'autre son désir d'être libre et d'être responsable pour soi et pour les autres. Elle apporte son soutien à l'autre sujet dans les moments de détresse, d'impuissance et de faiblesse. Elle est solidaire des faibles, des délaissés, des humiliés et des dépossédés. Mais elle n'est à aucun moment solidaire de l'impuissance et de la faiblesse elles-mêmes. Le sujet de la responsabilité combat faiblesse et impuissance. Il veut que le sujet contraint ou affaibli retrouve à nouveau ses

forces. Il l'aide en luttant contre sa servitude et sa faiblesse. Il ne combat pas «les faibles». Il exige de soi-même le COURAGE DE LA LIBERTÉ, le courage de résister à ce que l'étant dans sa totalité possède d'humiliant.

6. Philosophie de la liberté

La philosophie de la liberté a besoin «de l'homme». Elle nécessite l'image d'un SUJET particulier. Pour autant seulement qu'il y a subjectivité, c'est-à-dire un minimum de liberté de décision, il y a responsabilité et respect. Le sujet de la liberté court le danger de se cantonner dans sa passivité et de se réduire lui-même au simple statut d'objet. Il doit conquérir et défendre sa subjectivité. Sa souveraineté est celle d'un sujet objectivement non souverain. La volonté de souveraineté est condition de possibilité de la responsabilité. La responsabilité est toujours indivisible et ne peut être ajournée. Restreindre sa souveraineté signifie diminuer la responsabilité. Cela signifie être moins responsable. La morale de l'ajournement de la souveraineté et de la conscience de soi est une morale de la culpabilité, une morale où l'on se rend coupable à l'infini, une morale du *tribunal*, telle que Deleuze, suivant Artaud et Nietzsche, la nomme. Le tribunal condamne le sujet à être coupable de manière irréversible, et ce à perpétuité. La mémoire du tribunal est infaillible. Le tribunal n'est lui-même rien d'autre que mémoire. Il régit le catalogue des vertus et des manquements. Il établit un registre des interdits. Il punit sans oublier. Il efface la présence du nouveau et empêche celle de l'impossible. Il remarque le moindre manquement. Il voue le sujet «à un asservissement sans fin»³. Le tribunal veut un sujet faible et non souverain. Le minimum de souveraineté que le tribunal consent au sujet, c'est l'aptitude à la faute. Le tribunal fonde un sujet coupable.

³ Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Ed. de Minuit, Paris, 1993, chap. 15, p. 173.

Le sujet de la responsabilité est innocent. Il est souverain, mais ne dispose à aucun moment d'une «vue d'ensemble». Il est le sujet d'une inévitable précipitation. Il est un sujet hyperbolique, fou ou errant. Il est sujet de l'auto-accelération et de l'exagération. Nietzsche parle du dépassement de soi comme de sa qualité essentielle. La responsabilité ne peut être pensée qu'en tant que dépassement de soi: le sujet saisit au-delà de soi. Cette saisie au-delà de soi constitue son moi. La responsabilité est responsabilité de soi. En aucun cas, elle n'est anonyme. Être responsable signifie être infiniment durand, se surmener soi-même pour devenir *sujet* responsable. Il n'y a de responsabilité que comme événement excédentaire, comme excès. Le sujet se dépasse soi-même et dépasse ses limites pour se risquer dans le tumulte de la liberté. Car toute responsabilité fait appel à sa liberté. La liberté est la seule autorité qu'elle reconnaisse. Le sujet prend des responsabilités face à sa liberté et pour sa liberté de responsabilité. Il s'engage envers lui-même. L'engagement envers soi-même implique un certain degré d'autorisation. Le sujet de la responsabilité s'autorise à être libre et responsable. La responsabilité est une conquête. Elle n'est pas un diktat de Dieu. Elle n'obéit pas à l'appel de la conscience. Elle passe outre Dieu, la conscience, la morale et la théologie pour n'être responsable qu'envers elle-même. Le sujet responsable est auto-affectant. Il exige de lui-même d'être responsable. Il infléchit sa liberté et sa responsabilité, la volonté de liberté et la violence de la responsabilité et les dirige vers lui-même⁴. Il insiste sur lui-même en tant qu'autorité de la liberté de décision. Il se réfère à un moment de liberté irréductible qui fait de lui un sujet. Un sujet hyperbolique dans la mesure où sa liberté est toujours infinie (Guattari et Deleuze disent à ce propos que «la philosophie veut sauver l'infini»).

7. S'autoriser soi-même

La philosophie de la responsabilité implique un certain courage. C'est le courage de s'autoriser soi-même. Le sujet de la responsabilité se saisit comme sujet responsable, en tant qu'il s'autorise la liberté et la responsabilité. La philosophie de la responsabilité reste une philosophie de la liberté. Et cependant: être libre ne signifie pas renoncer à toute autorité. La liberté commence avec le COURAGE DE L'AUTORITÉ, ce qui ne signifie pas que le sujet de la liberté soit un sujet «autoritaire» ou «dictatorial». Le sujet dictatorial veut la servitude de l'autre. Il dit à l'autre sujet ce qu'il ou elle *doit* faire. Le sujet de la liberté désire la liberté de l'autre en tant qu'il pense autrement: Il lui montre ce qu'il *peut* faire. Pour le sujet de la responsabilité, il s'agit toujours de se respecter soi-même et de respecter les autres dans leur capacité de décider EUX-MÊMES. La philosophie de la responsabilité est une philosophie du respect entier.

8. Amour, respect, charité.

Le sujet de la responsabilité est un sujet aimant. Au lieu de s'aimer soi-même il aime l'autre. Il aime l'autre dans son altérité, c'est-à-dire qu'il aime l'autre *soi*. Il aime l'être soi-même de l'autre, l'autre être soi, de son côté soucieux de lui-même par amour pour l'autre. Sartre⁵ dit qu'«[e]n réalité il n'y a pas d'autre amour que celui qui est vécu.» Cela signifie qu'il n'existe d'amour que comme concrétion réelle, pleine, assumée par le sujet de l'amour. Aimer signifie aimer l'autre sujet en tant que

⁴ Le sujet responsable (révolitif, hyperbolique) dirige la violence de la responsabilité toujours (d'abord) contre lui-même. Il (re)constitue ou affirme sa subjectivité dans l'acte de cette exigence auto-affectante. Dans ce sens, pour reprendre les termes de Žižek, «la violence devrait en premier lieu être conçue comme violence-de-soi, comme un remaniement violent de la substance de l'être du sujet.» (Slavoj Žižek, *Die Revolution steht bevor. Dreizehn Versuche über Lenin*, Frankfurt sur Main, 2002, p. 83)

⁵ J.-P. Sartre, *Der Existentialismus ist ein Humanismus (L'existentialisme est un humanisme)*, Rowohlt Verlag, Reinbeck bei Hamburg, 1994, p. 130.

dans les travaux de Badiou et de Žižek, a conduit à voir systématiquement en Derrida un philosophe de la simple hésitation et de la dépolitisation postmoderne. Ce malentendu, qui est le résultat d'une lecture précipitée de Derrida, se laisse retourner positivement comme argument en faveur de l'éthique déconstructive de la lecture qui est liée au motif de l'ajournement. En même temps on ne devrait pas oublier que dans toutes les phases de la pensée de Derrida, l'urgence, l'impossibilité d'ajournement et la précipitation n'apparaissent pas qu'en tant que «mal nécessaire», mais aussi en tant que traits structurels qui jalonnent la tension vectorielle, c'est-à-dire l'hyperbolicité (Derrida ne parle pas du sujet) du sujet (philosophique et déconstructif). La déconstruction, la pensée du *peut-être*, de l'indécidabilité vibrante est elle-même un acte de précipitation et elle le reste quand elle (justement quand elle) se manifeste comme «théorie» du ralentissement et du freinage, c'est-à-dire comme politique générale de l'ajournement, de l'irréductible retardement. Pour ne pas être méthode ou théorie, la déconstruction se précipite elle-même, elle se franchit elle-même vers l'indéterminé ou vers le caractère ouvert de l'avenir: elle n'existe que comme désir de l'avenir et de son indétermination. La déconstruction se dépense dans ce désir de ce qui est à venir, qui englobe aussi le désir d'une nouvelle responsabilité et d'une nouvelle justice. Elle se renverse dans cette attente de ce qu'aucune attente ne précède. Elle n'existe que comme basculement, comme mouvement exubérant vers l'inconnu, comme excès. Car la déconstruction est, comme tout mouvement philosophique authentique, engagée avec l'inconnu en tant que tel.

Peut-être n'existe-t-il de justice que comme calcul de la cruauté ou bien, ainsi que Derrida et Balibar l'ont nommé, comme forme d'«économie de la violence»? Je propose

de relier la charité avec le «mauvais choix» pour substituer à la pensée de la charité, la pensée de la GRÂCE responsable. La grâce signifie se refuser à l'économie de la punition en renonçant à la vengeance ou à toute autre sorte de représailles et de pédagogie répressive. La grâce n'est pas la même chose que la charité. La charité condamne ses victimes à être victimes et à le rester. La grâce s'adresse au sujet dans l'instant de sa décomposition et de sa faiblesse. Elle sauve en essayant d'aider le moment disparaissant de sa subjectivité. La charité ne connaît que le sujet de la faiblesse, elle affaiblit le sujet en lui ôtant sa subjectivité. Elle veut que le sujet soit l'objet primaire (le su-jet, subiectum, soumis), c'est-à-dire victime du «destin» ou de quel'qu'autre autorité qui enchaîne. La grâce combat la culture nihiliste de l'impuissance. Elle combat l'europhisme de la faiblesse se célébrant, l'idéologie de la «bonasserie»⁷, comme le dit Nietzsche, c'est-à-dire «le préjugé populaire de l'Europe chrétienne encore si ingénument rebattu, qui veut que l'action morale se caractérise par le renoncement à soi-même, le désaveu de soi-même, par le sacrifice de soi ou le sentiment de solidarité, la compassion, la pitié»⁸.

La philosophie de la responsabilité doit risquer tous ces malentendus qui se posent nécessairement aussitôt qu'il est question à nouveau de la DIGNITÉ, de la GRÂCE, et même de la HONTE ou de LA GRÂCILITÉ, au prétendu siècle post-métaphysique, postmoderne, séculaire ou post-théologique. Il est peut-être indispensable de s'exposer au reproche de restitution de catégories ou de concepts religieux pour risquer, dans le cadre de ces malentendus, une propre précision des concepts ou des dispositifs choisis. Le sujet

⁷ F. Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft (Le gai savoir)*, KSA 3, DTV/de Gruyter, Munich/ Berlin / New York, 1988, p. 604.

⁸ F. Nietzsche, *Die fröhliche Wissenschaft (Le gai savoir)*, KSA 3, DTV/de Gruyter, Munich/ Berlin / New York, KSA 3, p. 578.

sujet. Le sujet de l'amour aime le statut de sujet de l'«objet» aimé. Un tel amour, *l'amour réel*, comme dit Clément Rosset, «exige la réalité de la personne aimée.»⁶ L'amour en tant que réel se refuse aux tentatives de l'imaginaire. Il se dérobe aux phantasmes qui illuminent l'objet d'amour.

Le sujet de l'amour est tout comme le sujet de la responsabilité un sujet du silence, un sujet solitaire. Il veut que quel'qu'un l'écoute, il veut être entendu et exaucé par les autres (Dieu, la société, l'aimé ou l'aimée, etc.). Il lui faut DES TEMOINS. Il veut être attesté. Le désir de l'attestation est irréductible. Il ne peut être rejeté. Il fait partie de la subjectivité du sujet. Mais le sujet se perd COMME SUJET dès qu'il se reflète dans le mauvais MÉDIUM. Ni Dieu, ni la société, ni même l'aimé ou l'aimée ne lui disent QUI ou bien CE QU'il est. En faisant un choix d'amour, il doit choisir le médium authentique dont le statut de témoin se trouve légitimé par l'acte de ce choix. Nous DEVONS AIMER dans cette dimension de la décision libre. Sans que l'on soit exaucé par Dieu, reconnu par la société, compris par le co-sujet aimé. Du moins il n'y a AUCUNE GARANTIE. Sinon ce ne serait pas de l'amour. Nous devons rester étrangers les uns aux autres pour aimer. En même temps nous devons être RÉELS les uns pour les autres. Ce silence du réel doit reposer au fond du cœur du sujet aimant. Il y repose et il y pèse. À l'élan d'amour (vers l'autre) qui est toujours débordant, excessif et invraisemblable, il donne un certain poids. Ou la profondeur dont il a besoin pour être plus qu'un souffle, qu'une extase furtive. Quand on aime l'amour, on ne s'aime pas soi-même comme sujet de l'engouement. Ce serait du narcissisme pur. Celui qui aime l'amour, aime le silence sur le fond de son propre désir qui fait de l'amour, sans lui ôter sa légèreté et son optimisme dansant, un ÉVÈNEMENT-DE-VÉRITÉ d'une singularité dont on se nourrit tout au long d'une vie.

Le sujet responsable est un sujet aimant, qui respecte la liberté et la responsabilité en général. Et pourtant il semble qu'une certaine cruauté fasse partie de lui. Trouver le COURAGE DE LA DÉCISION signifie toujours aussi risquer un certain degré de passion, de violence et d'agression. Artaud dit que «[t]out ce qui agit est cruauté». Le but déclaré de l'éthique pragmatique de Rorty est de «minimiser la cruauté». Peut-être doit-on essayer de penser ensemble Artaud et Rorty et pourquoi pas, l'Europe et l'Amérique, la France et l'Amérique? Peut-être que l'effort d'empêcher la violence et la cruauté n'exclut jamais le risque d'une certaine violence et d'une certaine cruauté? Peut-être n'y a-t-il de justice que sous la forme de cette ÉQUATION-FLOUE AMÉRIQUE-EUROPE, de ce CONFLIT irréductible entre volonté d'action précipitée et diplomatie soucieuse? Pour parler du sujet, que ce soit pour déconstruire sa figure moderne et ses attributs traditionnels (conscience de soi, liberté, souveraineté, autonomie, etc.) en présentant sa folie transcendante, que ce soit pour le confronter au devoir irrécusable de jugement, de détermination et de son fondement rationnel, le sujet nécessite d'être SCÈNE du conflit irréductible et insoluble entre détermination et irrésolution, autonomie et hétéronomie, précipitation et ajournement, et de la refléter. Je nomme ce conflit la *guerre de la différence*. Avec la *différance*, Derrida n'articule pas le simple ajournement de la décision, la limite et la finitude de l'horizon du savoir. La *différance* désigne le conflit entre cet ajournement et l'impossibilité d'ajournement (de la décision) de telle sorte que l'on peut dire que l'ajournement lui-même implique sa propre impossibilité d'ajournement et l'impossibilité d'ajournement, son propre ajournement. Un malentendu très répandu, dont on peut suivre les traces jusque

⁶ C. Rosset, *Le Régime des passions*, Ed. de Minuit, Paris, 2001, p.37

auquel je pense serait un sujet de la gracilité et de la grâce du fait qu'il se refuse à renoncer à sa liberté et à sa responsabilité, c'est-à-dire à son activité subjective en tant que telle.

9. Autonomie, affirmation, émancipation.

Le sujet de la responsabilité est un sujet affirmatif. Il s'affirme soi-même *comme sujet*. Il affirme sa liberté de décision et la responsabilité qu'elle entraîne. Le sujet affirmatif veut être libre et responsable de ses actions et de ses décisions. Il se fait libre pour sa liberté au lieu de se rétracter dans son impuissance et sa servitude factuelle. Le sujet affirmatif ne se rétracte pas, il se met en avant. Il s'affirme comme autorité d'actions qu'il ne contrôle jamais complètement. Il prend des responsabilités pour la valeur de risque que comporte l'action dans son imprévisibilité dernière. Il n'y a de responsabilité que face à l'imprévisible. Si les décisions et les actions étaient prévisibles sans reste, il n'y aurait pas besoin de responsabilité, ni même de sujet. Le sujet est autorité dans l'imprévisible. Il se saisit comme autorité au sein de la contingence. Dans cette saisie, il commence à *dépendre de soi-même*, comme dit Nietzsche. Il est sujet d'une improvisation élémentaire et auto-assumée. Improviser signifie s'affirmer soi-même comme sujet autonome. L'autonomie, c'est la législation de soi. Dans l'improvisation, le sujet se confirme comme autorité propre, c'est-à-dire autodéterminée. Improviser veut dire prendre tous les risques de la liberté de l'autodétermination. Le sujet improvise en suspendant les lois qui ne sont pas les siennes. Autonomie ne veut pas dire ne dépendre de rien d'autre que de soi. Le sujet, en tant que sujet autonome, est nécessairement hétéronome. Il reste hétéronome jusqu'à un certain degré. Mais l'hétéronomie n'empêche pas le sujet d'affirmer sa liberté comme autodétermination. Il existe pour le sujet *en tant que* sujet un reste

irréductible de liberté qui lui permet de s'affirmer soi-même en tant qu'agent de ses décisions. En tant que sujet déterminé, contextuel et situatif, il reste au sujet la liberté de se mettre au-dessus de son hétéronomie. Au moment précis, auquel il s'affirme comme auteur de cette liberté dernière: la liberté d'être soi-même celui qui supporte l'objectivation de soi par les circonstances. Dans la passivité et l'hétéronomie la plus apparente, le sujet en soi continue à faire l'expérience de la liberté, à réaliser son moi (absolu) comme objet d'une captivité objective. C'est pour cela que le moi hétéronome est déjà le moi de l'autodétermination. Il fait l'expérience de l'hétéronomie comme appel à la libération du moi. En affirmant son autonomie possible, il force son moi passif à la liberté irréductible qui lui garantit un amour-propre actif. Le moi n'est moi que dans cet acte de percée. Il se manifeste dans le moment de la liberté à être libre comme autorité de cette liberté, c'est-à-dire comme sujet d'une certaine fureur.

Le sujet est furieux. Il fait l'expérience en soi d'une fureur absolue. Être furieux signifie s'épouvanter face à la cruauté de l'étant. Cela signifie s'être dépassé sur cette cruauté et être bouleversé par elle. L'état de bouleversement du sujet ne l'affaiblit pas. Elle lui donne de la force. Elle renforce le sujet face à ce qui l'épouvante. Elle donne au sujet le sens de sa liberté: être responsable face à l'épouvantable. La fureur fait partie de la responsabilité. Il n'y a de responsabilité que pour un sujet furieux. Antigone est furieuse. Elle a une tâche. Elle veut être responsable devant elle-même et devant son désir. Personne ne lui ôte sa fureur. Rien ne peut la retenir ou la tranquilliser. Ceux qui retiennent sont eux-mêmes ceux qui sont tranquillisés, qui ne sont plus portés par aucune fureur. Antigone, on peut le dire de cette façon, *veut* être en proie à la fureur. La volonté d'être en proie à la fureur est sa volonté de responsabilité. Le sujet en proie

à la fureur est un sujet non délivré et innocent. Il franchit les limites de ses possibilités et de son entendement, il est victime d'un collapsus. Il disparaît comme sujet et réapparaît comme sujet. Il se gaspille soi-même pour sa fureur. La responsabilité est gaspillage de soi-même. Le sujet responsable doit être libre pour se dissoudre soi-même et s'ériger de nouveau. De ce fait la fureur est libre de tout ressentiment et de toute vengeance. La soif de vengeance et le ressentiment sont des humeurs réactives. Elles enferment le sujet dans sa dépendance. La fureur perce et rompt la dépendance. Elle est du moins la volonté de cette rupture. Être en proie à la fureur signifie être libre.

La philosophie est affirmation. Elle est le pouvoir de l'affirmation. Elle affirme le moi et son innocence comme agent et objet de ce pouvoir. Elle affirme la liberté et la responsabilité. Elle affirme la volonté d'émancipation du sujet. L'émancipation, c'est la libération du pouvoir établi avec les moyens du pouvoir d'affirmation. L'affirmation veut la liberté et la responsabilité du sujet et, de ce fait, elle remet en question les pouvoirs établis dans la mesure où ceux-ci compromettent la liberté et la responsabilité du sujet. Le pouvoir établi est un pouvoir de l'ordre. Il veut stabiliser l'état de choses présent. Il systématise les forces concurrentes. Il régule leur vitesse et leur intensité. Il attribue des noms et des fonctions. Il désamorce le caractère percutant de la subjectivité. Il est pouvoir de négation parce qu'il nie le sujet dans son intensité singulière, c'est-à-dire dans l'affirmation de sa liberté. Il ne laisse au sujet que la liberté dont il a besoin pour légitimer le statut établi par une fausse affirmation (réactive). La philosophie ne peut s'exprimer dans un ordre. Le moment de désordre non contrôlé fait partie d'elle, résistance contre le pouvoir de négation de l'institution politique, juridique, culturelle, sociale, etc. la philosophie affirme la résistance en tant que telle.

La philosophie est résistante. Mais elle n'est pas *négative*. Elle ne peut nier les systèmes de contrôle et les contraintes disciplinaires qu'en s'opposant, dans l'acte de décision qui affirme la vie, à une réduction de la liberté au droit de choisir entre des options prédéterminées.

La philosophie est progressive et émancipatrice sinon elle ne serait pas philosophie. La philosophie veut la liberté et la disposition à la responsabilité de tous. Elle veut que chacun ait la chance d'être responsable. C'est la volonté et la détermination de la philosophie que la volonté de la responsabilité devienne évidente. La détermination est toujours détermination à la décision et à ces conséquences. Elle est volonté active. C'est la liberté qu'elle veut en premier. Car la liberté est la base qui la rend possible. La liberté est une conquête, elle ne revient pas au sujet de manière évidente. L'émancipation est le nom de cette pratique du sujet qui veut être libre, pratique qui se bat pour elle-même. Le sujet se bat pour sa liberté. Il se bat en sachant, comme le dit Nietzsche, que « tout homme qui veut devenir libre doit le devenir par lui-même et que personne ne reçoit la liberté tel un cadeau miraculeux tombé en son sein »⁹.

L'émancipation se divise de ce fait en deux moments : l'espoir et la violence. Il n'y a pas de philosophie sans espoir et l'espoir n'est pas une rêverie ! Il est le principe de l'action et du changement : on agit parce que l'on espère. Quel est l'espoir absolu selon Nietzsche ? Que l'homme se libère de l'esprit de vengeance. La liberté commence là où la volonté de vengeance et de punition se transforme en volonté de responsabilité, c'est-à-dire en volonté de liberté. Vouloir se venger signifie vouloir être asservi et irresponsable. À travers la volonté de

⁹ F. Nietzsche, *Viertes Stück : « Richard Wagner in Bayreuth »*, in : *Kritische Studienausgabe (KSA) (« Richard Wagner à Bayreuth » in Considérations inactuelles 4)*, Œuvres philosophiques complètes éditées par G. Colli et M. Montinari, Munich / Berlin / New York, 1988, Tome 1, p. 507.

responsabilité, le sujet s'est émancipé de la logique violente de la riposte, de la logique de l'équivalence, de la symétrie à obtenir par la force, de la réciprocité. Pour l'espoir, il faut toujours aussi moins de violence. Cependant, il n'existe pas d'au-delà de la violence.

Reconnaître ceci ne signifie pas être « pour la violence » (quoi que cela veuille dire). Cela signifie ne pas fuir l'irréductibilité d'une certaine violence. Cela veut dire : se tenir au sein de la cruauté de l'étant. La liberté émancipatrice n'est pas seulement ce qui se dérobe au pouvoir établi. Pour se dérober puissamment elle est en même temps liberté ou volonté de puissance.

10. Le sujet antigonéen.

Le défi de la philosophie aujourd'hui consiste à penser la LIBERTÉ, la FIERTÉ, la DIGNITÉ, la HONTE et l'AMOUR sous les conditions de la critique de l'idéologie et du contextualisme déconstructiviste : vouloir être libre dans la servitude. Le sujet antigonéen, qui est rempli de dignité, qui est beau et fier, est un sujet de la VÉRITÉ. Il est sujet de la vérité de sa volonté, de sa liberté, de sa subjectivité. Chacun connaît la fierté du sujet résistant opprimé, ainsi que sa honte face à la peur sadique de l'opresseur. Le sujet-oppresseur, le sujet de la force RÉAGIT en exerçant l'oppression, en essayant de prendre la liberté des misérables, des sujets condamnés non privilégiés. Sans aucun doute, par peur de sa propre liberté. Le sujet-oppresseur est lâche. Il n'a pas de courage. Il blesse les autres pour surmonter sa propre disposition à la blessure. Il vit dans l'oppression de sa peur. Le sujet de la résistance est victime de cette peur sans vouloir rester victime. Il ne se réduit pas à son rôle dans la situation du moment. Il s'élève au rang de sujet d'une volonté propre. Il est sujet auto-érigeant. Il se redresse dans la défaite. Il commence à planer au-dessus des circonstances. Il est léger comme une plume. Il se rappelle de sa

liberté qui est absolue et qui ne subit aucun dommage de la situation objective.

Il ne m'apparaît aujourd'hui rien de plus actuel, donc de plus nécessaire, que d'insister sur cette dignité et sur la fierté et la beauté du SUJET DE LA LIBERTÉ.